Dubois, Colette. – *L'or blanc de Djibouti. Salines et sauniers (XIX^e-XX^e siècles)*

Paris, Karthala (« Hommes et sociétés »), 2003, 272 p.

Alain Gascon

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/etudesafriaines/5996>

DOI : 10.4000/etudesafriaines.5996

ISSN : 1777-5353

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 28 juin 2006

Pagination : 453-456

ISBN : 978-2-7132-2090-6

ISSN : 0008-0055

Référence électronique

Alain Gascon, « Dubois, Colette. – *L'or blanc de Djibouti. Salines et sauniers (XIX^e-XX^e siècles)* », *Cahiers d'études africaines* [En ligne], 182 | 2006, mis en ligne le 05 juillet 2006, consulté le 24 septembre 2020.
URL : <http://journals.openedition.org/etudesafriaines/5996> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/etudesafriaines.5996>

Ce document a été généré automatiquement le 24 septembre 2020.

© Cahiers d'Études africaines

Dubois, Colette. – *L'or blanc de Djibouti. Salines et sauniers (XIX^e-XX^e siècles)*

Paris, Karthala (« Hommes et sociétés »), 2003, 272 p.

Alain Gascon

- 1 Dans un précédent ouvrage ¹, Colette Dubois a exploré une histoire mal connue, celle de ce « confetti d'Empire » (Guillebaud), Djibouti. D'abord colonie d'Obock, vouée un temps à l'abandon, elle devint Côte française des Somalis sous l'impulsion décisive de son « inventeur » Lagarde, « inventeur » également du chemin de fer vers Addis-Abeba. La France ne s'est imposée à l'intérieur de ce territoire déshérité qu'après le meurtre de l'administrateur Bernard (1934) et la conquête italienne de l'Éthiopie. L'auteure a recensé combien les romanciers-journalistes (Albert Londres, Joseph Kessel, Henri de Monfreid) et les « scientifiques » ont été saisis par la force minérale qui émane des paysages du fond du golfe de Tadjoura. La baie du Ghoubbet el-Kharab, d'un bleu sombre, y est séparée par des cônes volcaniques sombres et glabres de la « banquise de sel », d'un blanc éclatant, du lac Assal (-155 m) dominée par le volcan de l'Ardoukoba surgi subitement en 1978.
- 2 Le gisement d'Assal et celui du Dallol, plus au nord, ravitaillent, depuis l'Antiquité, les hautes terres éthiopiennes. Les caravanes de dromadaires, conduits par les Afar, transportent des plaques de sel arrachées au bord des chotts à grand renfort de pics et de barres. Les caravaniers les acheminent sur les piémonts après plusieurs centaines de kilomètres dans le Triangle afar, une dépression aride et torride. Ils les débitent en amolé, barres de sel, qui firent office de monnaie dans la Corne de l'Afrique jusqu'à l'invasion italienne en dépit des progrès du thaler Marie-Thérèse émis en Éthiopie depuis le règne de Menilek II (1889-1913). C. Dubois expose une synthèse vivante des travaux des historiens depuis l'antique royaume d'Aksum jusqu'aux récits des voyageurs et explorateurs du XIX^e siècle. Elle retrace « la vie d'une caravane au quotidien » (p. 53) et dessine la carte des routes du sel dans l'ensemble de la Corne. En effet, les hautes terres abritent de fortes densités humaines et le premier troupeau

d'Afrique, notamment des bovins qui tirent les araires. Elle fait une comparaison éclairante avec les salines des Grands Lacs où l'on extrait seulement la saumure en chauffant l'eau salée. Elle montre comment ces « caravaniers, seigneurs des steppes et des déserts » tenaient les voies d'accès entre la côte, le Choa, le Wällo et le Tegray encore à la fin du XIX^e siècle, alors que les Européens cherchaient à vendre des armes à la « riche » Éthiopie² tout en trafiquant les trafiquants d'esclaves³.

- 3 En quatre chapitres bien menés, C. Dubois retrace les batailles autour du sel du lac Assal, luttes pour la possession de l'« or blanc », mais aussi l'affrontement entre les tenants de l'exploitation de la banquise et les promoteurs des marais salants qui ont, peu à peu, entouré Djibouti en un anneau éclatant. La monoproduction du sel a pu prospérer, portée par l'essor du marché mondial en dépit de la crise de 1930. Le sel de Djibouti, exporté par le rail vers l'Éthiopie, a gagné les riverains de l'océan Indien (Kenya, Tanganyika, Mozambique, Inde) en dépit de la concurrence des salines de Diégo-Suarez, d'Égypte, d'Aden, d'Inde et des colonies italiennes. La compagnie a réussi à échapper à la faillite qui frappa les énormes marais salants de Dante en Somalie italienne. Alliée aux exploitants britanniques de Port-Saïd, elle a trouvé au Japon des débouchés pour remplacer le marché éthiopien réservé, en 1938, aux salines de Massawa en Érythrée dans le cadre de l'autarcie mussolinienne. Le blocus de la Côte française des Somalis de 1941 à 1943 et l'interruption du trafic du chemin de fer jusqu'en 1946 ont ruiné l'exploitation des marais salants. Cependant, les Salines de Djibouti, de Sfax et de Madagascar, intégrées au groupe des Salins du Midi, en 1949, ont anticipé le départ des Italiens d'Érythrée en se portant acquéreur, dès 1947, des salins d'Asäb. Les exportations vers l'Éthiopie ont repris, mais la compagnie a dû embarquer le sel extrait à Asäb pour le débarquer à Djibouti afin de l'envoyer à Addis-Abeba par le train. Or, Djibouti, défavorisé par une monnaie forte, le franc djiboutien rattaché au dollar américain, avait un port à l'équipement suranné si bien qu'en 1953 l'Éthiopie, fédérée à l'Érythrée depuis 1952, se fournissait exclusivement à Asäb. Jusqu'en 1957, le sel djiboutien qui a retrouvé le marché japonais a échappé aux effets de la surproduction mondiale. La chute est brutale et, à partir de 1961, l'exploitation, touchée par des vols de matériel de grande ampleur, a périclité jusqu'à l'annonce, dans *Le Réveil de Djibouti*, de la fermeture des salines, en 1973. C. Dubois montre enfin l'ambiguïté de l'héritage des « salines fantômes » (p. 160) pour la capitale qui regroupe 75 % de la population du territoire. En effet, à chaque gros orage, les pluies stagnent, collectant les effluents des « quartiers » (bidonvilles) et propageant les infections gastro-intestinales. Cependant, la ville a acquis une importante réserve foncière où ont été installés le stade et d'autres équipements sociaux, commerciaux et industriels.
- 4 Le passage intitulé « Les hommes du sel » retrace la vie épuisante des sauniers. L'auteur a interrogé des anciens ouvriers et réuni une importante documentation. Avant la guerre, les salins préféraient la main-d'œuvre arabe immigrée aux autochtones qui donnaient de « moins bons résultats » (p. 172) et recevaient donc un salaire diminué de moitié. En 1950, la main-d'œuvre se décomposait en 185 permanents, 210 coolies journaliers payés à la tâche et quatre équipes de 300 dockers engagés à l'arrivée d'un cargo saunier (p. 177). Sans doute l'application du code du travail pour l'outre-mer freinait-elle l'emploi de permanents. Dans ces années, le gouvernement local, face à la question de la main-d'œuvre, autorise les grandes entreprises (les Salines, Batignolles et la CMAO) à recruter des coolies au Yémen. Le Somaliland et l'Éthiopie fournissaient de plus gros contingents, généralement des Somalis. En 1952, Mahmoud Arbi s'engagea aux côtés des sauniers qui, pour la première fois, faisaient grève, bientôt suivis par les

entreprises de travaux publics. Des conflits sporadiques au sujet des salaires et des conditions de travail aboutirent à la grève de juillet 1956 qui affecta le privé et le public. La récession s'aggrava avec la fermeture du canal de Suez et l'affrontement gagna le terrain politique. Le leader syndical Mahmoud Arbi s'engagea en 1958 pour l'émancipation immédiate de la Communauté proposée par la V^e République. Les ouvriers des salines et du chemin de fer, quant à eux, introduisirent à Djibouti les luttes sociales qui ont préparé les combats pour l'indépendance. Sans doute, le décès accidentel du syndicaliste mais aussi le déclin des salines et la stagnation du trafic du chemin de fer ont privé ce mouvement de sa force revendicatrice. Les autorités décidèrent alors de rapatrier et d'expulser les étrangers (25 % des effectifs des salines), au moment même où les Afar commençaient à migrer vers la capitale. Cette migration permit à Ali Aref, un Afar soutenu par la France, de prendre le pouvoir après les émeutes indépendantistes qui accueillirent le général de Gaulle en 1966. Dans ce chapitre, C. Dubois complète heureusement son précédent livre en montrant que les revendications économiques et sociales furent le terreau de l'indépendantisme.

- 5 Dans son dernier chapitre, l'auteure évoque l'exploitation du lac Assal comme la solution qui permettrait d'éviter la tertiarisation complète de l'économie et de la société djiboutiennes. Elle présente les projets inaboutis d'usines marémotrice, hydroélectrique et géothermique qui auraient pourtant fourni, dans une région excentrée, torride et aride, énergie et base industrielle. Elle relate enfin la « ruée vers le sel » provoquée par la guerre éthio-érythréenne en 1998-1999. En quelques jours, des camions, des pelleteuses et des excavatrices s'attaquèrent à la banquise d'Assal. Sur les rives hostiles du lac, des centaines de manœuvres affluèrent pour mettre le sel en sacs afin de l'expédier vers l'Éthiopie. On remarque que les plus grosses des vingt-trois sociétés concessionnaires appartiennent au cercle étroit du pouvoir. La tourmente est passée et, sous la pression des agences de tourisme, l'heure est à la sauvegarde de la banquise. C. Dubois traduit combien l'image du « lac blanc ⁴ » imprègne les représentations sociales à Djibouti. Ce dernier chapitre est une étude, réussie, de géographie économique, politique et culturelle de l'or blanc.
- 6 Ce livre très original présente, outre ses qualités de rédaction, un cahier de photographies bien choisies qui supplée la qualité très moyenne de certaines reproductions cartographiques (p. 41, p. 101, p. 122). Comme de coutume, l'éditeur n'a pas soigné les cartes ; c'est dommage ! On trouve de rares coquilles qui n'altèrent en aucune façon la qualité d'un livre toujours plaisant à lire. L'importance de la bibliographie, les documents exploités et aussi les entretiens font de cet ouvrage une sorte de modèle d'une histoire attentive aux hommes et aux lieux.

NOTES

1. C. Dubois, *Djibouti 1888-1967. Héritage et frustration ?*, Paris, L'Harmattan, 1997.
2. Ce qualificatif, surprenant, vient « naturellement » sous la plume des Européens jusqu'en 1936. Voir C. Dubois, *Djibouti 1888-1967*, op. cit.

3. Voir M. Fontrier, *Abou-Bakr Ibrahim. Pacha de Zeyla. Marchand d'esclaves*, Paris, L'Harmattan, 2003.
4. « Àsal » signifie « blanc » en langue afar.